de bataille toutes ses troupes disponibles, l'élite de ses généraux. L'empereur François-Joseph doit commencer à comprendre qu'en déclarant la guerre à la France il a commis une irréparable faute : *Felix culpa!* l'Italie lui doit sa délivrance. »

LOUIS JOURDAN.

« Un soir, au réfectoire, au lieu d'une lecture insipide que les quatre cents élèves s'apprêtaient à ne pas écouter, on entend lire un bulletin de victoire daté de Lutzen, où les grands noms de l'histoire moderne se croisent et s'entre-choquent comme dans un conflit d'armées; le champ de bataille est décrit, les mouvements militaires esquissés à grands traits, et le tout est accompagné d'une proclamation où l'auditoire croit reconnaître le grand style de l'empereur. Le lendemain tout se découvrit; l'auteur du récit, du bulletin, de la proclamation et de la bataille, c'était l'élève Salvandy. Il y avait là une de ces fautes, *felix culpa!* qu'il n'est pas donné à tous de commettre, et qu'on punit en les admirant. »

DE PONTMARTIN.

FELIX QUI POTUIT RERUM COGNOSCERE CAUSAS! (*Heureux celui qui a pu pénétrer les causes secrètes des choses!*) Premier vers d'un passage célèbre des *Géorgiques* :

« Heureux celui qui a pu pénétrer les causes secrètes des choses, et qui, foulant aux pieds toute crainte, méprise l'inexorable destin et les menaces de l'avare Achéron! »

C'est-à-dire : Heureux le sage qui, élevé par la connaissance de la vérité au-dessus des superstitions du vulgaire, ne craint pas même la mort, et n'y voit qu'une loi conforme, comme les autres, à l'ordre éternel et invariable de la nature! On fait souvent allusion à ce vers :

« Et vous, Edie, il peut vous être utile *rerum cognoscere causas*, de connaître l'origine et la nature du mandat d'arrêt en Ecosse. Je vous dirai donc encore une fois que personne en ce pays ne peut être arrêté pour dettes. »

WALTER SCOTT.

« Cette montagne ruinée (à Servoz, dans les Alpes) effraye le regard et la pensée. Je ne sais, et nul ne peut dire comment se déplaça le centre où reposait l'équilibre de ce grand corps. Quelle cause mina la base sur laquelle reposaient ces immenses plateaux, ces terrasses, ces dômes, ces pentes, ces aiguilles? Est-ce une convulsion du globe? Est-ce une goutte d'eau lentement distillée depuis des siècles?... *Felix qui potuit...* »

VICTOR HUGO.

« J'ai toujours admiré avec respect ces forts et généreux esprits dont les profondes investigations, dont les puissants calculs s'élèvent jusqu'aux cieux et descendent jusqu'au fond des abîmes, dont les merveilleuses découvertes s'étendent aux siècles les plus éloignés, pénètrent toute la nature et lui dérobent ses secrets les plus cachés! Volontiers je m'écrie : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas!* Volontiers je rends un hommage solennel aux Laplace, aux Berthollet, aux Lavoisier, aux Cuvier et à tant d'autres. »

DUPANLOUP.

FÉLIX, gouverneur d'Arménie, père de Pauline, un des principaux personnages de la tragédie de *Polyeucte*, un des types les plus originaux du théâtre de Corneille. Félix fait disparate non-seulement dans la pièce où il figure, mais dans toute la famille des héros cornéliens. Presque tous, en effet, sont sympathiques; Félix, au contraire, est presque odieux. C'est le type du fonctionnaire timide; c'est l'*homme en place* dont parle La Bruyère. Tous les sentiments sont étouffés en lui par l'ambition ou plutôt, c'est trop dire encore, par la peur de perdre sa place. Père égoïste, il a marié sa fille contre son gré, non à Sévère qu'elle aimait, mais à Polyeucte, l'homme le plus influent de la province. Mais Polyeucte se fait chrétien, ce qui est un acte de rébellion contre l'empereur, et voilà le pauvre beau-père bien embarrassé. Pendant ce temps, Sévère a fait fortune; il est devenu le favori du prince, et il revient en triomphateur après une campagne couronnée des plus beaux succès. Il accourt en Arménie pour épouser Pauline, dont il ignore le mariage. Nouvel embarras pour Félix. Il tremble quand il apprend que Sévère arrive *avec un gros de courtisans*. « Il nous perdra, ma fille! » s'écrie-t-il avec angoisse. Que fera Félix alors? Ce que font d'ordinaire les gens en place. Il se tournera du côté du plus fort, du côté du succès. Il sacrifiera Polyeucte à Sévère. Oui, cette atroce pensée a traversé son esprit. Il n'a pas osé d'abord s'y arrêter; il ne l'a envisagée qu'à demi; mais bientôt il s'est familiarisé avec elle; il a fait froidement le calcul et la balance des intérêts, et il a accepté cette horrible combinaison avec la joie naïve d'un égoïste et d'un vieillard : condamner à mort Polyeucte le chrétien, et faire épouser Pauline à Sévère. « Tout est sauvé! » se dit-il, et il s'applaudit de son ingénieux accommodement. Mais il a compté sans la vertu de Pauline, sans le désintéressement de Sévère. Pauline, qui aimait son mari, par devoir seulement, au commencement de la pièce, l'aime par entraînement à la fin. L'héroïsme de Polyeucte la transporte et la gagne; elle veut se faire baptiser pour mourir comme Polyeucte. Tous les plans de Félix sont renversés. Corneille se sent alors fort embarrassé de Félix. Il faut tout arranger, et il ne trouve pas de meilleur moyen que de le convertir, comme les autres. Mais on voit la *ficelle*, sauf le respect dû au vieux Corneille. La conversion de ce père égoïste, de ce vieillard hypocrite, de ce fonctionnaire ridicule et méprisable ne peut être sincère. Le spectateur n'y croit pas, et conserve jusqu'au bout son mépris, sinon sa haine, pour cet odieux personnage.

Félix ou l'Enfant trouvé, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, paroles de Sedaine, musique de Monsigny, représentée aux Italiens le 24 novembre 1777, après l'avoir été à Fontainebleau, devant la cour, le 10 novembre. Cet ouvrage fut le dernier du compositeur, et, sans être inférieur à l'opéra du *Déserteur* du même maître, il résume les qualités et les défauts qui constituent son style, c'est-à-dire un naturel saisissant, une sensibilité vraie, de la passion même, comme aussi une mélodie contournée, des phrases maladroitement écrites pour les voix, une harmonie maigre et souvent défectueuse. Le sujet de la pièce est empreint de cette sensiblerie exagérée qui a inspiré les tableaux de Greuze. Un jeune homme, recueilli dès son bas âge par un honnête villageois, est en butte à la haine des fils de ce dernier, et contraint de fuir son toit hospitalier, où demeure la gentille Thérèse, qu'il aime. Mais Félix sauve les jours d'un seigneur inconnu, qui se trouve être à la fois le père de l'*enfant trouvé* et le propriétaire d'une somme considérable que le villageois a entre les mains, et qu'il restitue. Félix épouse Thérèse. Cet opéra abonde en morceaux peu développés, mais traités avec force et pathétique. L'air : *Non, je ne serai point ingrat*, a été célèbre dans son temps. Le trio : *Ne vous repentez pas, mon père*, dans lequel se trouvent ces phrases :

Nous travaillerons,
Nous vous nourrirons,

faisait verser des larmes. Le quatuor : *O ciel! est-il possible?* est fort remarquable et traité avec beaucoup d'habileté. Nous rappellerons encore le duo plein de passion : *Adieu, Félix; adieu, Thérèse!* Après ces morceaux de première importance, il en est d'autres dans la partition qui ne sont pas sans mérite, par exemple, l'air de l'abbé : *Qu'on se batte, qu'on se déchire*, l'air de Thérèse : *Quoi! tu me quittes?* la scène : *Non, je pars*, et enfin le quintette très-agréable, original et d'un grand effet : *Finissez donc, monsieur le militaire*. Le rôle de Félix a été créé par Clairval et repris avec éclat par Elleviou. On a donné cet ouvrage à l'Opéra-National (Théâtre-Lyrique) en 1847. L'opéra de *Félix* est un de ceux qui peuvent encore plaire au public. Cette musique a des accents qui seront toujours sympathiques. Doué de moins de génie et de moins d'invention que Grétry, Monsigny a une sensibilité plus profonde, parce qu'elle est plus réelle. Il émeut avec moins d'art, et on comprend que Sedaine ait dit en entendant son premier ouvrage, le *Cadi dupé* : « Voilà mon homme! »

FÉLIX, bourg d'Espagne, province et à 23 kilom. O.-N.-O. d'Almeria, au pied de la sierra de Almejijar; 2,540 hab. Commerce de bétail, céréales, riz et antimoine. Des mines de ce métal sont exploitées dans les environs; il en existe également de plomb, qui l'ont été jadis, mais qui sont aujourd'hui abandonnées.

FÉLIX-DE-CARAMAN (SAINT-), bourg et commune de France (Haute-Garonne), cant. de Revel, arrond. et à 18 kilom. N.-E. de Villefranche; pop. aggl., 722 hab. — pop. tot., 2,696 hab. Commerce de grains et de farines. A peu de distance, près du bassin de Naurouse, obélisque élevé à la mémoire de Riquet. Ancien château de Montmorency. En 1167, les Albigeois réunis en assemblée générale y nommèrent un pape appelé Nequinta.

FÉLIX (saint), martyr gaulois, mort à Sédéloé (aujourd'hui Saulieu), dans la province lyonnaise, vers 170. Il était marchand lorsqu'il accueillit dans sa maison saint Andoche et saint Thyrse, qui venaient prêcher l'Evangile dans les Gaules. Arrêté pendant la persécution qui eut lieu sous Marc-Aurèle, il fut assommé à coups de bâton. L'Eglise l'honore le 24 septembre.

FÉLIX DE NOLE (saint), né à Nole (Campanie), mort vers 266. Pendant la persécution de Dèce (250), Félix, qui était alors prêtre, fut chargé par l'évêque de Nole, saint Maxime, de gouverner son église. Arrêté, fouetté, emprisonné, il s'évada miraculeusement, si l'on en croit les hagiographes, puis sauva saint Maxime, qui était sur le point de périr de faim et de froid, revint avec lui à Nole, où ils se cachèrent jusqu'à la fin de la persécution, et refusa, par humilité, après la mort de Maxime, d'occuper le siége de Nole. L'Eglise l'honore le 14 janvier.

FÉLIX (saint), évêque de Tubise ou Thibare, dans la province d'Afrique, né en 247, décapité en 303. Sur son refus de remettre à l'intendant de la province, Magnilien, les livres sacrés pour qu'ils fussent brûlés, il fut traduit devant le proconsul Anulinius, qui l'envoya à Rome. Arrivé à Venuse, Félix fut jugé par un commissaire des empereurs Dioclétien et Maximien et condamné à la peine capitale. Sa fête se célèbre le 24 octobre.

FÉLIX (saint), évêque de Nantes, mort vers 583. Il était issu d'une illustre famille d'Aquitaine. Il succéda, en 549, bien que marié, à l'évêque Evemerus, montra de grands talents administratifs, fit exécuter à Nantes des travaux d'utilité publique, assainir des quartiers, établir des moulins, construire une magnifique cathédrale, dont Fortunat a fait la description, et il distribua son patrimoine aux églises et aux indigents. Ce prélat, dont le caractère manquait de douceur, eut de vifs démêlés avec Grégoire de Tours. Il était l'ami du poëte Fortunat. Félix est honoré le 7 juillet.

FÉLIX (saint), évêque de Dunwich (comté de Suffolk), en Angleterre, mort en 646. Il convertit à la foi Sigebert, roi des East-Angles, ainsi que presque tous les idolâtres de cette contrée, et fonda des églises, des monastères et des écoles.

FÉLIX (saint), évêque de Ravenne, mort en 716. Il dut à son savoir et à son éloquence d'être élevé au siége épiscopal de cette ville. Ayant oublié ses devoirs au point d'exciter le peuple à la révolte contre l'empereur, et le clergé à la désobéissance envers le pape, il fut arrêté par ordre de Justinien II et conduit à Constantinople, où il eut les yeux crevés. Le successeur de Justinien, Philippicus, rétablit saint Félix sur son siége (712). A partir de ce moment, ce prélat donna l'exemple de toutes les vertus.

FÉLIX DE VALOIS (saint), fondateur, avec saint Jean de Matha, de l'ordre de la Rédemption des captifs, né dans le Valois en 1127, mort à Cerfroid en 1212. Il vécut jusqu'à l'âge de soixante ans dans un petit ermitage qu'il s'était construit à l'extrémité du Valois, dans l'Ile-de-France. Il s'était rendu, en 1197, à Rome avec saint Jean de Matha, et les deux pieux personnages avaient obtenu du pape Innocent III de fonder l'ordre religieux de la Trinité ou de la Rédemption des captifs. Félix contribua beaucoup à la propagation de l'ordre, forma un établissement à Paris et alla mourir dans la solitude de Cerfroid. Il est honoré le 20 novembre.

FÉLIX DE CANTALICE (saint), capucin italien, né à Cantalice (Ombrie) en 1513, mort en 1587. D'abord gardeur de pourceaux, puis domestique, il entra dans l'ordre des capucins (1543), remplit pendant quarante ans à Rome les fonctions de frère quêteur et se distingua par sa charité, par ses jeûnes et par ses austérités. « Toutes les nuits, dit le P. Jean-François de Dieppe, il se donnait une discipline sanglante, malgré une colique bilieuse qui le tourmentait cruellement, mais dont il faisait ses délices ainsi que de toutes ses autres douleurs, qu'il appelait les *fleurs du paradis*. » Sa fête se célèbre le 21 mai.

FÉLIX Ier (saint), vingt-sixième pape (269-274). Son pontificat fut signalé par des luttes contre les hérésiarques Sabellius et Paul de Samosate et par la persécution d'Aurélien. Lui-même souffrit pour la foi; mais il est inexact qu'il ait été martyrisé. Les lettres qu'on lui attribue n'ont aucun caractère d'authenticité.

FÉLIX II, pape, mort en 365. Il était archidiacre de l'Eglise de Rome en 355, lorsqu'il fut nommé pape par l'empereur Constance, soutien de la faction arienne, pendant l'exil de Libère. Il fut déposé après le rétablissement de ce pontife. Plusieurs autorités ecclésiastiques le regardent comme antipape.

FÉLIX III (saint), pape de 483 à 489. Il montra plus d'énergie que de prudence dans la poursuite des hérésies et des schismes, rejeta l'*Hénotique* ou *édit d'union*, publié par l'empereur Zénon pour concilier les catholiques et les eutychéens; excommunia Acace, patriarche de Constantinople, et occasionna de grands troubles par l'âpreté de son zèle. Il reste de lui des lettres, dont quelques-unes sont apocryphes.

FÉLIX IV, pape de 526 à 530, natif de Bénévent, succéda au pape saint Jean Ier, grâce à l'empereur Théodoric Ier. Ce pontife gouverna avec sagesse et intelligence. On a publié sous son nom trois lettres, dont les deux premières sont apocryphes.

FÉLIX V, antipape. V. SAVOIE (Amédée VIII, duc DE). V. aussi EUGÈNE IV, pape.

FÉLIX, affranchi de Claude et proconsul de la Judée vers l'an 53 de l'ère chrétienne. Il se rendit célèbre par sa tyrannie et ses exactions, et, suivant l'énergique expression de Tacite, « exerça le pouvoir souverain avec le caractère d'un esclave. » Ce fut lui qui fit emprisonner saint Paul, à la demande des Juifs. Toutefois, au milieu de ses cruautés et de ses débauches, il sut délivrer la Judée des brigands qui la ravageaient, de faux prophètes, de faux messies qui surgissaient de toutes parts et excitaient des troubles continuels. Accusé à Rome par ses administrés, il fut sauvé par le crédit de son frère, l'affranchi Pallas.

FÉLIX, schismatique espagnol, évêque d'Urgel, en Catalogne, mort en 818. Vers 791, il professa la doctrine que Jésus-Christ, selon la nature humaine, n'est que fils adoptif et nuncupatif de Dieu. Le pape Adrien Ier, apprenant que cette hérésie se propageait dans les Asturies, la Galice, la Septimanie, la condamna dans une lettre qu'il adressa aux évêques d'Espagne. Les conciles de Narbonne (791), de Frioul (791), de Ratisbonne (792), d'Aix-la-Chapelle (797), de Rome (799) se prononcèrent dans le même sens. Sommé par Charlemagne de comparaître au concile d'Aix-la-Chapelle, Félix signa une rétractation; mais il ne fut pas moins déposé et relégué à Lyon, où il mourut, persistant à soutenir sa doctrine, comme le montra un écrit qu'il composa à la fin de sa vie. Sa *profession de foi*, faite à Aix-la-Chapelle, a été publiée dans les *Opera* d'Alcuin (Paris, 1617).

FÉLIX (Claude), écrivain religieux, né à Montigny-sur-Aube, mort en 1542. Il fut grand vicaire de l'évêque de Langres et prédicateur distingué. On a de lui, sous le titre de *De pontificibus urbis Lingonicæ* (1512), une histoire des évêques de Langres restée manuscrite.

FÉLIX, surnommé **Pratensis**, hébraïsant italien, né à Prato, mort en 1557. Il apprit les langues orientales sous la direction de son père, qui était rabbin, voyagea, après la mort de celui-ci, en Italie, se convertit au catholicisme et entra dans l'ordre des religieux de Saint-Augustin. On a de lui une version des Psaumes, intitulée : *Psalterium ex hebræo translatum* (Venise, 1515); *Biblia sacra hebræa, cum utraque Masora et Targum* (1518, 4 vol. in-fol.).

FÉLIX (le R. P. Célestin-Joseph), célèbre prédicateur jésuite, né à Neuville-sur-Escaut, près de Valenciennes, le 28 juin 1810, d'une famille de cultivateurs. Placé chez une de ses tantes, à Cambrai, il suivit dans cette ville les modestes classes des frères de l'école chrétienne, fut ensuite envoyé au collége, où ses progrès furent rapides, et enfin placé au séminaire. Il compléta ses études théologiques en Belgique, particulièrement à Louvain, entra chez les jésuites en 1837 et fit son noviciat à Tronchienne, près de Gand, et à Saint-Acheul. Il avait été ordonné prêtre à Liége.

Ces détails, que nous résumons en quelques lignes, n'offrent pas, on le voit, un bien grand intérêt. En réalité, la vie d'un orateur chrétien élevé pour le sacerdoce (à moins de circonstances particulières) ne commence, à proprement dire, que du jour où il paraît avec quelque éclat dans la chaire. Ajoutons seulement, parce que c'est un point assez important à noter, pour l'appréciation de son talent, que le père Félix professa un certain nombre d'années la rhétorique dans diverses maisons de son ordre, à Cambrai, à Brugelette, à Saint-Acheul, à Amiens.

Un discours prononcé à une distribution de prix le fit juger, par ses supérieurs, digne de se consacrer à la prédication. On l'envoya à Paris, où il suivit les conférences de MM. Dupanloup, Deguerry et autres prédicateurs en renom. Là, il se forma progressivement par cette culture persévérante, spéciale, laborieuse, que les puissantes corporations religieuses sont seules, peut-être, en mesure de donner aux sujets dont elles veulent former des individualités. Cette élaboration fut lente, car ce n'est qu'en 1851 qu'on voit le père Félix aborder les chaires de Paris. Il prêcha cette même année l'Avent à Saint-Thomas-d'Aquin, et l'année suivante le carême à Saint-Germain-des-Prés. Précédemment, il avait publié dans le journal l'*Ami de la Religion* divers articles d'une médiocre valeur sur le dogme de l'Immaculée conception, le traditionalisme et autres questions. Le succès de ses débuts attira sur lui l'attention de l'archevêque de Paris, M. Sibour, qui l'appela à prêcher les conférences de Notre-Dame pour 1853. Il monta dans cette chaire illustrée par Lacordaire et Ravignan, et, s'il n'effaça point le souvenir de ces brillants tribuns, il marcha du moins sur leurs traces et continua leurs traditions. On a remarqué que la grande préoccupation des prédicateurs de notre temps, c'est de démontrer, sous diverses formes, et chacun suivant la nature de son talent et la tournure de ses idées, l'accord du christianisme avec les idées modernes, en ce qu'ils y trouvent de légitime et de vrai. C'est ainsi que Lacordaire, en glorifiant les conquêtes de la liberté humaine, en reportait tout le mérite au christianisme, qui restait, à ses yeux, le critérium unique pour juger tous les progrès, toutes les manifestations de l'homme et de la société. C'est ainsi que le père Félix, dans ses thèses sur le progrès, en place le point de départ exclusivement dans la religion chrétienne. « Le christianisme, dit-il, c'est la doctrine du progrès; le christianisme, c'est l'histoire du progrès; le christianisme, c'est le progrès lui-même. » Le christianisme n'est donc pas l'ennemi du progrès; il admet le progrès matériel, le progrès scientifique, le progrès artistique, le progrès social. En un mot, et sans entrer dans l'analyse de ces plaidoyers plus brillants que solides, l'école chrétienne veut bien nous permettre de progresser, de nous développer dans tous les sens (d'autant plus qu'actuellement il lui serait impossible de s'y opposer), mais à la condition que sa doctrine sera toujours le centre, le but, la règle supérieure. Ce n'est pas beaucoup concéder; mais enfin c'est une concession. Seulement, il est

bon de remarquer cette contradiction singulière, c'est que l'Eglise romaine, par exemple, qui est la tradition et l'autorité, reste opiniâtrément dans la vieille inflexibilité, ne fait pas même la moindre concession de langage, et que ces progrès dans les institutions, dans les idées et dans les mœurs, sont par elle chargés d'anathèmes et présentés comme des conquêtes de l'esprit du mal, comme d'abominables égarements. Périodiquement, elle les condamne et les maudit dans ses *syllabus* et dans tous les manifestes officiels dont elle inonde l'univers. Ce désaccord n'est d'ailleurs qu'apparent. En analysant les œuvres des prédicateurs que nous venons de citer, sans s'arrêter à la surface, aux images éclatantes et aux mots retentissants, on voit clairement que le fond est le même : il s'agit toujours d'enfermer la pensée humaine dans les limites de la foi. En un mot, si l'on veut bien nous permettre cette rudesse de langage, après avoir tout fait dans le passé pour arrêter l'expansion du progrès, l'Eglise, du moins les plus intelligents d'entre ses avocats, voudraient aujourd'hui le faire tourner au profit de leurs principes et de leur domination morale. Sous les formules décevantes du père Félix, derrière ses grands mots de liberté, d'égalité, d'émancipation de la pensée, vous retrouvez, ferme et inébranlable, dans toute sa pureté, l'antique doctrine de l'autorité absolue, de l'obéissance passive, de la soumission morale, intellectuelle et physique, qui reste à jamais l'idéal de toute école théocratique. Telles sont les idées du brillant orateur en ce qui touche l'éducation, le gouvernement des sociétés, la marche du genre humain, le développement de la civilisation, etc.; telles, même sur les questions d'esthétique et d'art, comme on l'a vu dans ses conférences de 1867, qui, pour le dire en passant, n'étaient, au fond, que la paraphrase d'un livre de Cousin, le *Vrai, le beau et le bien*. Nulle part, d'ailleurs, il n'a mieux montré le vide de ses idées. Etudiant, après Cousin, l'idée du *beau*, il ne sait que ressasser ce qu'il y a de plus banal et de plus suranné dans cette science de l'esthétique, déjà fort problématique et conventionnelle. Asservi naturellement au goût des choses mortes, il reprend imperturbablement ces filandreuses définitions, ces mortelles divagations sur l'*idéal*, ces théories creuses, ces dissertations prétentieusement vagues et vides, toutes ces boursouflures de faux lyrisme, tout ce pathos dont le mérite unique est dans la sonorité et le faux éclat de l'expression. Exemple : « Le beau, c'est le vrai qui resplendit, l'harmonie qui résonne, le bien qui éclate, l'unité qui rayonne dans la diversité, etc., etc. » Ou encore : « L'homme, par sa puissance finie, créant la beauté ou la forme harmonieuse des choses, en regardant leur idéal (l'idéal des choses?), comme Dieu, par sa puissance, crée leur substance et leur forme tout ensemble, en regardant l'idéal éternel qu'il contemple dans son verbe et qui est son verbe lui-même. »

Les passages de cette nature pullulent, non-seulement dans ces discours sur l'esthétique, mais encore dans toutes les conférences du prédicateur, qui cultive la forme en brillant rhéteur, ou plutôt en rhétoricien, comme Lacordaire, et après lui le P. Hyacinthe l'ont cultivée en poëtes et en coloristes. En effet, par ses procédés, par sa forme littéraire, par son intarissable faconde, et aussi par la banalité de ses arguments, le P. Félix se classe et se dévoile; au premier coup d'œil, on reconnaît en lui l'ancien professeur de rhétorique et le professeur de séminaire, de plus jésuite, c'est-à-dire doublement rhétoricien.

D'ailleurs, jamais rhéteur d'Athènes ou d'Alexandrie n'a délayé si peu d'idées dans un tel flux, dans un tel déluge de mots. Il fait laborieusement des conférences de mille à douze cents lignes pour démontrer, par exemple, que le but de l'art et la vocation de l'artiste sont d'élever l'humanité, de l'arracher aux trivialités de l'existence, de l'initier à l'idéal, de l'emporter vers ce qu'il nomme les *hauteurs*. *Sursum corda* est, en effet, le texte favori du P. Félix.

Cette idée unique, qui n'est ni bien neuve, ni d'une hardiesse compromettante, n'acquiert pas une valeur plus grande pour être répétée des centaines de fois dans les mêmes termes et avec les mêmes formes de style. La seule chose qui, à l'audition, puisse causer quelque impression, c'est l'étonnante mémoire du prédicateur, prodige d'une éducation spéciale et mécanique. (Comment ne pas songer involontairement à ces vulgaires petits détails de mise en scène?)

On pourrait multiplier à l'infini les exemples de périodes entières, immenses, interminables, consacrées à la constatation du fait le plus simple et le plus indiscutable, comme celui-ci :

« L'homme, pour arriver à son légitime développement, c'est-à-dire pour être vraiment un homme, l'homme parfait, a besoin d'être élevé. »

Rien de plus évident, de moins utile à développer. Eh bien! cette banalité, l'orateur en fait un thème, et il débite on ne sait combien de périodes emphatiques pour la *démontrer*, comme si elle avait besoin d'être prouvée. Qui ne sent là les procédés de l'école, les *exercices*, la phraséologie fade et creuse des amplifications?

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse des conférences du P. Félix, auxquelles des articles spéciaux sont consacrés dans ce *Dictionnaire*, et nous résumerons notre jugement, qui, peut-être, paraîtra sévère, en disant que nous ne trouvons dans les conférences du célèbre prédicateur, ni une idée vraiment neuve, ni un morceau véritablement oratoire, et que nous ne pouvons nous en expliquer le retentissement que par le brillant de la forme et les artifices d'une laborieuse composition.

Ces conférences, reproduites successivement par les feuilles religieuses, ont été ensuite publiées en volumes sous des titres divers : le *Progrès par le christianisme*, le *Travail*, *Loi de la vie et de l'éducation*, etc.

Supérieur, depuis quelques années, de la maison des jésuites de Nancy, le P. Félix a été nommé, au mois de juin 1871, supérieur de la maison des Pères jésuites de la rue de Sèvres, à Paris, que dirigeait le P. Ollivaint, tombé sous les balles de la Commune.

Si *éloquence* et *rhétorique* pouvaient jamais être synonymes, le P. Félix serait le plus éloquent des orateurs de la chaire passés et futurs. Toutes ses périodes, péniblement élaborées, se déroulent sans jamais s'enchevêtrer. Avez-vous assisté à ces ballets de l'Opéra, où plusieurs centaines de danseuses soigneusement exercées, se mêlent et se croisent pour se retrouver ensuite et subitement dans des positions symétriques, vous avez entendu une conférence du P. Félix. Les vocables sortent de la bouche de l'orateur; ils vont à droite, ils courent à gauche. Cependant, soyez sans inquiétude; un peu de patience : voilà le qualificatif qui donne la main à son substantif, et le complément qui vient se ranger à la suite du verbe, son chef de file.

Eh bien! est-ce là de l'éloquence, à la façon des saint Bernard, des Bossuet et des Bourdaloue? Non; c'est de la rhétorique, de la rhétorique superfine, de la rhétorique à facettes, à guillochages et à ciselures, il ne nous en coûte point d'en convenir; mais, disons-le encore, ce n'est point de l'éloquence. Terminons par une dernière comparaison : on dirait un de ces jeux de patience, où chaque morceau, d'abord séparé de l'ensemble, vient reprendre sa vraie place.

FÉLIX (Félix CELLERIER, connu au théâtre sous le nom de), artiste dramatique, né à Alexandrie (Italie) en 1810, mort à Paris en novembre 1870. Sa mère était italienne, et son père, M. Cellerier, un brave soldat du premier Empire, était d'origine suisse. On le laissa tout jeune suivre sa vocation; il débuta, vers l'âge de vingt ans, au théâtre des frères Seveste, et se fit applaudir sur toutes les scènes de la banlieue. Félix était beau garçon, bien découplé, intelligent et zélé; les spectateurs habituels n'en demandaient pas davantage et l'acclamaient de grand cœur. Enhardi par ces succès faciles, le jeune artiste accepta un engagement pour Rouen. Il débuta, en 1835, au Théâtre des Arts, dans les rôles des premiers amoureux de vaudeville. Les compatriotes de Pierre Corneille l'accueillirent favorablement, mais de manière néanmoins à lui faire comprendre qu'il devait travailler sans cesse pour conserver leurs suffrages. Félix se corrigea des défauts qui ne tenaient pas à l'essence même de son organisation, tels que la volubilité du débit et une assurance qui ressemblait à de la présomption. Il aborda bientôt les premiers rôles de vaudeville, où il se fit remarquer. En 1839, il alla à Bordeaux remplacer un acteur fort aimé du public, Alexis Pastelot, mari de Mme Alexis, du Vaudeville. La veille de ses débuts, Félix entendit au café la conversation suivante entre deux amateurs : « Serez-vous au théâtre demain? — Sandis! oui, jé né manquérai pas céla. Jé veux lé voir, cé débutant, cé pétit *Filis*, qui croit pouvoir remplacer Alexisse! Lé fat! il né risqué rien, capé dé Dious! » Félix fit la grimace; le lendemain soir, il fut, en effet, accueilli par une bordée de sifflets. La même chose eut lieu à son second début; il remplissait le rôle du jeune enseigne de la *Chanoinesse*. « Un marin n'a pas d'éperons, » lui cria un loustic. — « Excepté quand il monte à cheval, » répliqua Félix. Pour son troisième début, il avait choisi la *Vengeance italienne*. Arnal jouait dans la même soirée. Le vacarme recommence, et le public ne se prive pas d'interpellations directes. Impatienté, Félix quitte la scène. On demande des excuses, il revient. « Messieurs, dit-il, je ne suis pas habitué à de pareilles réceptions et ne puis les supporter. Si je ne vous plais pas, vous ne me convenez pas davantage, et je m'en vais! » Cette audace lui réussit; le public l'applaudit à tout rompre, et dès lors il ne cessa d'être au mieux avec les Bordelais.

Revenu à Paris, il débuta au théâtre du Vaudeville dans la *Jolie fille du faubourg*, un de ses premiers grands succès; il y suppléait Lafont. « Le Vaudeville avait fait une grande perte, disait un critique; Lafont n'était pas facile à remplacer... Félix est venu et il a vaincu; désormais le vide est comblé. Aux agréments extérieurs, il joint une bonne diction, assurée, franche; il a de la verve, de la finesse, de la grâce, et, ce qui est fort important dans son emploi, une tenue fort distinguée. Félix s'est élevé à une grande hauteur dans le rôle de Robin des *Mémoires du Diable*. » L'artiste, contrairement à l'usage, ne se laissa pas griser par son succès. Il avait atteint le *bien*; il chercha le *mieux*, et le trouva. Trop habile pour s'étudier à imiter Lafont, Félix se créa une originalité, et, dès lors, sa réputation fut solidement établie. « On rencontrerait difficilement chez un autre, remarque M. Emile Abraham, tant de verve, tant de mordant, tant de feu; il est tendre, passionné même, si la situation l'exige; un instant après, il est satirique et railleur. C'est un de ces artistes qu'on ne se lasse pas de voir, parce qu'ils savent effacer l'acteur pour ne laisser apercevoir que le personnage : c'est là qu'est l'art. La réputation de Félix prit de plus grandes proportions après la création de Desgenais des *Filles de marbre* et des *Parisiens*. De ce que M. Barrière a placé ce personnage dans plusieurs pièces, on a prétendu que Félix ne pouvait plus sortir de la peau de ce Diogène moderne; mais les personnes qui ont porté ce jugement erroné ont dû changer d'avis aux représentations des *Faux bonshommes*. Félix a créé le rôle d'Edgar avec beaucoup d'éclat, et, comme toujours, il en a fait un type vrai. » La *Vie en rose*, les *Parisiens*, ainsi que plusieurs autres pièces de mœurs, fournirent à cet excellent acteur l'occasion de déployer à l'aise l'ironie mordante qui faisait le fond de son talent. Il y dépensa, sans les épuiser, son esprit et sa verve, son entrain et sa gaieté, cet aplomb, cette audace, cet abandon qui le rendaient toujours sûr de lui-même. Dans les *Filles de marbre*, Félix disait : « Place aux honnêtes femmes! » avec tant d'âme, que l'on vit, à la première représentation de cet ouvrage, toutes les filles de marbre qui étalaient leurs charmes dans les loges et dans les avant-scènes, rougir sous leur rouge et pâlir sous leur blanc à cette apostrophe imprévue. Le lendemain, la population féminine du quartier Notre-Dame de Lorette et de la Boule-Rouge, remise de ce premier choc, venait faire bonne contenance aux *Filles de marbre*; mais elle n'en avait pas moins fait à Félix, le premier soir, un de ces succès de stupeur qui marquent dans la vie d'un comédien. Parmi ses dernières créations, nous citerons encore : Hector Duresnel, de la *Joie de la maison*; de Montrichard, du *Mariage d'Olympe*; Didier, de *Lucie Didier*; Mathéus, de *Rédemption*; Georges Vernon, de *Madame Lovelace*; Bévallan, dans le *Roman d'un jeune homme pauvre*; Fontelais, de *Aux crochets d'un gendre*; Bordognon, des *Lionnes pauvres* (1864); Tolozan, de *Nos intimes*; Champrosé, de la *Famille Benoiton*, etc.

A sa mort, il laissa un testament assez singulier pour un homme de théâtre; il léguait 10,000 fr. au curé de sa paroisse (Saint-Eugène) « pour venir en aide à ses pauvres, *en joignant ses prières à Dieu pour le repos de mon âme et celle de ma femme*; » et, en outre, il ordonnait la construction d'une petite chapelle où seraient placés « un cadre contenant l'image de Dieu, deux flambeaux et une veilleuse allumée nuit et jour. » Ces dernières dispositions peuvent faire sourire, mais tout ce qui touche à la conscience est respectable.

FÉLIX (Léontine MELOTTE, dame), femme du précédent, chanteuse française, née à Rouen en 1817, morte à Paris en 1860. Elle reçut une excellente éducation. Elle était sœur d'un peintre estimé, et fut placée au Conservatoire dans la classe de Bordogni. La jeune élève ne manquait ni de voix, ni d'intelligence, mais son organisation timide nuisait un peu à ses progrès. Elle débuta à Rouen, au Théâtre des Arts, en 1835, par le rôle de Mathilde, dans *Guillaume Tell*. La renommée de sévérité du public devant lequel elle se présentait ôtait à Mlle Melotte une partie de ses moyens. Heureusement, les spectateurs se prirent d'un intérêt subit pour la tremblante cantatrice. Mlle Melotte était belle et distinguée. On devinait que sa voix, pure et étendue, n'avait besoin que du succès pour mériter tous les suffrages. Les sévères Rouennais applaudirent donc la nouvelle *prima donna*, qui, pendant près de cinq ans, tint d'une manière brillante l'emploi de première chanteuse légère. Elle se fit remarquer dans Alice, de *Robert le Diable*; Rachel, de la *Juive*; Valentine, des *Huguenots*; Isabelle, du *Pré aux Clercs*, etc. Le bruit de ses succès parvint jusqu'à Paris, et M. Crosnier l'appela à l'Opéra-Comique, où elle parut, le 19 mai 1840, dans le rôle d'Isabelle, du *Pré aux Clercs*. Cette première épreuve révéla au public toute la valeur de la nouvelle venue, qui fut vivement applaudie. Toutefois, cette excellente cantatrice n'obtint jamais de ces triomphes qui font les reines de théâtre, et cela pour des raisons qui lui font plus d'honneur que les plus brillantes victoires remportées sur la scène. Mme Félix avait une dignité de conduite qui éloignait d'elle les compositeurs et auteurs galants, dont l'habitude invariable consistait à favoriser les belles cantatrices, qui savent de mille et une façons se montrer reconnaissantes. Mme Félix avait une fierté de caractère qui s'accommodait mal des luttes qu'il faut soutenir contre d'ambitieuses rivales; enfin, sa timidité s'effrayait des obstacles de la route. Pendant vingt ans, néanmoins, elle resta sur la brèche, toujours prête à paraître devant le public, et toujours étudiant ses rôles avec le soin de plus parfait.

Voici la liste des principales créations de Mme Félix : la princesse Louise, de la *Neige*, d'Auber (à la reprise du 11 août 1840); la princesse Philippine de Hainaut, dans le *Puits d'amour*; la baronne, dans *Mina* ou le *Ménage à trois*, d'Ambroise Thomas; Lisbé, à la reprise de *Zémire et Azor* (1846); Laurette, de *Polichinelle* (reprise); Anna, de la *Dame blanche* (reprise); Henriette, de l'*Eclair*, d'Halévy, etc. Mme Félix jouait d'une manière piquante le rôle de Gertrude, du *Domino noir*.

FÉLIX (Sophie, dite **Sarah**), comédienne, née à Obrooth, près de Francfort, le 2 février 1819, sœur aînée de Rachel. Après avoir reçu une éducation toute primitive, elle joua la comédie sans trop se préoccuper d'un avenir sérieux. C'était alors une assez belle jeune fille, au port altier, à la voix plus sonore que sympathique. Il nous semble l'avoir applaudie au Théâtre-Français de Rouen, vers 1838, dans le rôle de Mme de Néris, de la *Marraine*, vaudeville de Scribe. Elle manquait un peu de charme, mais sa diction était juste et son jeu intelligent. Le succès de Rachel valut, beaucoup plus tard, à Mlle Sarah Félix, un engagement au théâtre de l'Odéon, où elle débuta dans l'emploi des premiers rôles de la comédie. Douée d'une beauté orientale et d'une grande expérience de la scène, la nouvelle venue obtint un certain succès auprès des étudiants. Par malheur, des amis aveugles (et pour une comédienne, ces amis-là sont plus redoutables que les plus cruels ennemis) lui ménagèrent un début à la Comédie-Française. Un véritable talent ne s'improvise pas; il est le fruit de longues études, à moins que le génie ne donne à la femme l'intuition de tout ce qu'elle ignore. Mlle Sarah Félix, n'ayant pas hérité du génie de sa sœur, s'empressa de reparaître à l'Odéon. En 1854, elle joua le rôle principal dans les *Sincères*, comédie de Marivaux, que la direction avait cru devoir reprendre, et, par la force des choses, elle atténua le mérite d'une œuvre délicate dont Mme Plessy ferait un chef-d'œuvre. Mlle Sarah Félix se donna pourtant beaucoup de mal pour interpréter à souhait ce personnage si antipathique à sa nature; car il réclamait, avant tout, une distinction suprême, accord du sentiment et du goût. M. Hippolyte Lucas disait : « Cette ingénieuse comédie, qui aurait dû rester au répertoire de la Comédie-Française, comme le *Legs* et l'*Epreuve nouvelle*, est faite pour procurer à l'actrice chargée du rôle de la marquise un véritable triomphe. La marquise et Ergaste, qui se prétendent tous deux grands amis de la sincérité, finissent par se brouiller pour s'être exprimés trop franchement sur le compte l'un de l'autre. Il y a des portraits très-spirituels dans cette pièce; tout y est vif, piquant et vrai. » Mlle Sarah Félix subit un autre échec dans la *Femme d'un grand homme*, comédie en cinq actes, de MM. Armand Durantin et Raymond Deslandes. M. Matharel de Fiennes a consacré un charmant feuilleton à l'analyse de cette pièce, qui ne tomba que par la faute de sa principale interprète. Des entr'actes d'une durée inusitée indisposèrent les spectateurs; ils n'avaient pour motif que les changements de costumes de Mlle Sarah Félix. Au quatrième acte, le public se fâcha, et Rachel, qui assistait à la représentation, quitta sa loge en lançant aux étudiants un regard *chargé* à mitraille. Mlle Sarah Félix ne manquait pourtant ni de bonne volonté ni de talent. Sur un théâtre du boulevard, elle aurait paru distinguée et eût ajouté à l'éclat du nom de sa sœur; l'orgueil l'a perdue. Ajoutons cependant, à sa louange, qu'après la mort de Rachel, elle est rentrée dans la vie privée; c'est une preuve d'esprit.

FÉLIX (Raphaël), acteur et directeur français, né en 1825, frère cadet de la célèbre Rachel. Il devait suivre une carrière tracée d'avance par le succès de sa sœur. Après avoir étudié un peu trop rapidement les principes de l'art du comédien, il débuta à l'Odéon, au mois de novembre 1843, par le rôle de Rodrigue, du *Cid*; sa sœur, Rébecca Félix, subissait aussi sa première épreuve dans le personnage de Chimène. « M. Raphaël, beau jeune homme de dix-sept ans environ, disait M. Théophile Gautier, se recommande dès l'abord par une tenue pleine de distinction et de noblesse. Il séduit ses auditeurs avant d'avoir parlé, ce qui n'est pas un mince avantage. Lorsqu'il est entré en scène, une émotion visible lui a fait commettre quelques légers écarts; mais il s'est bientôt rendu maître de ses moyens, et a pu faire apprécier l'excellente diction qui semble être l'apanage de la famille. M. Raphaël, outre la pureté, la franchise d'expression, a de la force dans la voix; il est, d'ailleurs, sobre de gestes et compose bien sa physionomie; qualité nécessaire à tout acteur tragique, obligé si souvent d'écouter en silence d'interminables tirades. En somme, il nous a paru avoir plus d'originalité que sa jeune sœur. Dans tout le cours du rôle de Rodrigue, M. Raphaël s'est fait vivement applaudir; mais le récit de la bataille, au quatrième acte, lui a valu son plus beau triomphe : la vérité de sentiment, la délicatesse de nuances et l'héroïque modestie avec laquelle il a dit ce long couplet ont soulevé les bravos de la salle entière. » Au mois de juillet 1844, dans une représentation donnée à la Comédie-Française au bénéfice